

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 20

Artikel: Curieux détails sur l es émigrants à New-York
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ont pensé pouvoir dorer la pilule et ont cru faire un grand pas en proposant le huit-clos. Certes, ce serait là un triste progrès. Le véritable huit-clos sera le voile d'éternel oubli que l'avenir ne tardera pas à jeter sur cette tache des institutions humaines.

Mais hâtons-nous d'en finir avec ces considérations déjà tant de fois exprimées ; croyons que la sérieuse discussion qui a eu lieu l'autre jour dans le sein du Grand Conseil et l'imposante minorité qui demandait l'abolition de la peine de mort, sont des indices certains que l'échafaud ne se dressera plus jamais sur les rives du Léman. L. M.

Curieux détails sur les émigrants à New-York.

Depuis vingt ans, près de quatre millions d'émigrants venant des diverses parties du globe, mais principalement d'Allemagne, ont débarqué à New-York. L'année 1854, qui en a fourni le plus, en a compté 319,223, et l'année 1861, qui en a amené le moins, en comptait 65,539.

On a construit sur le port de New-York une grande salle de réception pour les émigrants ; c'est là qu'on souhaite la bienvenue aux Allemands, aux Irlandais, aux Anglais et aux individus de toute nation qui abandonnent l'Europe pour se jeter dans les bras de l'Amérique.

Élégance et magnificence à part, le grand bâtiment en bois destiné à recevoir les émigrants à leur arrivée, répond parfaitement au but que s'est proposé le comité d'émigration de l'Etat de New-York. Afin de mettre un terme aux supercheries dont les émigrants d'Europe étaient victimes dans leur long voyage, la législation de New-York a voté un acte pour l'établissement de commissaires chargés de surveiller et protéger leurs intérêts. Six de ces commissaires sont nommés par le gouverneur de New-York, du consentement du Sénat ; le maire de New-York, celui de Brooklyn, et les présidents des sociétés d'émigration allemande et irlandaise, font de droit partie de ce comité et complètent le nombre de ses membres.

Avant l'organisation de ce comité, en 1847, les émigrants étaient à la merci d'une bande d'Américains rapaces qui les trompaient et les maltrahaient au point que, non-seulement ils perdaient leur argent et leur santé dans cette émigration, mais que souvent ils y perdaient la vie. Ces voleurs, déguisés en marchands d'objets d'embarquement, en maîtres de logements garnis, en courtiers des compagnies de chemins de fer, etc., etc., mais familièrement connus sous les noms de *détrousseurs de bagages*, de *coureurs* et de *scalpeurs*, avaient fini par s'enrichir des dépouilles des émigrants, et, au moyen de leur fortune mal acquise, ils avaient obtenu une honteuse mais puissante influence politique. Ils s'opposèrent de toute leur force à la nomination des commissaires, et il fallut beaucoup de temps et d'efforts pour triompher de leur résistance obstinée. Les courtiers des billets des compagnies de chemins de

fer se transportèrent pour y exercer leur industrie honteuse, qu'ils continuèrent quelque temps avec succès. Des milliers d'émigrants débarquaient à New-York avec des billets de chemins de fer américains achetés en Europe, non-seulement deux et trois fois au-dessus du prix régulier, mais qui, à leur arrivée, se trouvaient être des billets contrefaits. De malheureuses jeunes filles étaient adressées à des maisons qui n'ont pas de nom dans la langue des honnêtes gens. De pareils abus décidèrent les commissaires à envoyer en Europe un agent qui parvint à obtenir la coopération des divers gouvernements pour y mettre un terme.

Aujourd'hui, dès leur arrivée, les expatriés se trouvent placés sous l'influence protectrice du comité de New-York ; ses agents montent à bord de chaque navire qui entrent dans la rade et se chargent immédiatement de conduire et diriger les émigrants, qui sont débarqués au bâtiment dont nous avons parlé. Chaque caisse de bagage reçoit une étiquette marquée d'un numéro, tandis qu'un double de cette étiquette est remis à l'émigrant pour lui servir à réclamer ses objets. L'émigrant est ensuite introduit dans une immense salle circulaire, de dimensions colossales, qui se remplit ainsi d'hommes, de femmes, d'enfants de toute nation, et des parents et amis qui accourent à leur rencontre.

Au centre de la salle est un espace circulaire occupé par les comptoirs des changeurs patentés par le comité d'émigration pour faire l'échange de toute les monnaies étrangères contre celles ayant cours aux Etats-Unis. En avant de ces comptoirs est une sorte de tribune où monte de temps en temps un orateur à la voix retentissante. Écoutées avec la plus vive attention, les paroles qu'il prononce produisent plus d'effet que n'en a jamais produit l'éloquence de Démosthènes ou de Cicéron ; il proclame devant un auditoire suspendu à ses lèvres les noms et les adresses de parents et d'amis que les émigrants viennent rejoindre en Amérique.

Le long des murs de la salle s'étendent de grandes tables où l'on débite du café, du thé, du lait, etc. Les prix des rafraichissements sont fixés par les commissaires et mis à la portée des plus petites bourses.

A tous les poteaux de la salle sont suspendues des affiches et des indications dans toutes les langues connues pour fournir aux émigrants des renseignements de tout genre. Dans le voisinage se trouvent des bains et des cabinets de toilette.

Enfin, le comité d'émigration emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour faciliter les émigrants à leur arrivée sur la terre étrangère.

Quoique la majorité des émigrants se hâte, après son débarquement, de partir pour l'intérieur des Etats-Unis, beaucoup cependant se fixent à New-York dont la population de 1 million d'habitants, en compte 600,000 qui sont nés sur un autre sol. Les Allemands y sont au nombre de 300,000, et les Irlandais en nombre à peu près égal. Des quartiers entiers sont habités presque exclusivement par des Allemands qui ont là leurs brasseries, leurs salles

de danse, leurs églises, leurs marchands de choucroute et de saucisses, leurs théâtres, leurs sociétés musicales, etc.

Les Irlandais parlant la même langue que les Américains s'identifient plus facilement avec eux.

Cette population étrangère, qui peut faire pencher à son gré la balance du pouvoir dans la ville de New-York, est l'objet des flatteries et des faveurs de la démagogie. Ce sont les votes des Allemands et des Irlandais qui entretiennent l'influence des intrigants politiques, des magistrats inférieurs qui accordent leurs largesses aux étrangers pour s'assurer de leurs suffrages.

Quoique l'Américain vive généralement en bon accord avec ses voisins teutoniques, il vient de se mettre en collision avec eux par son puritanisme héréditaire. La tempérance convient peu aux Irlandais, et la loi par laquelle l'Etat de New-York a prohibé la vente de la bière, du vin et de quelque liqueur fermentée que ce soit, pendant la journée du dimanche, a vivement déplu aux Allemands. Les buveurs de la Germanie, qui aiment beaucoup le cabaret et assez peu l'église ont trouvé cette loi fort dure et sont résolus à ne rien négliger pour en obtenir le rappel. Ils ont pris la détermination de refuser leur appui politique à tout candidat qui ne s'engagerait pas à faire révoquer cette loi hostile aux brasseries.

(Notes tirées de la *Revue Britannique*.)

En relevant patiemment les chiffres donnés par les meilleurs géographes et les documents les plus autorisés, un journal anglais est parvenu à établir la statistique suivante :

Les habitants de la terre sont au nombre de 1,288 millions, dont 369 millions de race caucasienne; 525 millions de race mongole; 190 millions de race éthiopienne; 1 million de race indo-américaine et 176 millions de race malaise. Toutes ces races parlent respectivement 3,642 langues et professent mille religions diverses. La somme des morts pendant une année est de 333,333,333, c'est-à-dire 91,634 par jour, 3,730 par heure, et 60 par minutes, 1 par seconde, en telle sorte que chacune de nos pulsations marque le décès d'une créature humaine. Cette perte est compensée par un nombre proportionnel de naissances.

La durée moyenne de la vie humaine sur tout le globe est de trente-trois ans. Un quart de la population terrestre meurt avant sept ans, et une moitié avant dix-sept. Sur 10,000 personnes, une seule arrive à accomplir la centième année de la vie; une sur 500 atteint quatre-vingt-dix ans, et une seule sur 100 vient à soixante ans. Les hommes mariés vivent plus longtemps que les célibataires, et un homme de haute stature a plus de chance d'une longue vie que celui qui est de petite taille. Sur 1,000 personnes, il en est 65 qui se marient, et c'est dans le mois de juin et celui de décembre que les mariages sont les plus fréquents.

Les enfants nés au printemps sont généralement plus forts que ceux qui naissent dans les autres

saisons. La naissance et la mort ont le plus souvent lieu la nuit. Le huitième de la population seulement est propre à l'art militaire. La nature des professions exerce une grande influence sur la longévité; ainsi, sur 1,000 personnes des professions suivantes, voici les proportions de celles qui atteignent soixante-dix ans; parmi les prêtres, 42; les agriculteurs, 40; les négociants et les ouvriers, 33; les soldats, 32; les employés, 32; les ingénieurs et les avocats, 29; les professeurs, 27; les médecins, 24. Ainsi, ce sont ceux qui passent leur vie à chercher les moyens de prolonger celle des autres qui meurent les plus jeunes. La chose est moins bizarre qu'elle ne semble, quand on songe aux dangers que courent les médecins.

Il y a sur la terre 335 millions de chrétiens; 5 millions d'israélites, 588 millions qui professent l'une ou l'autre des nombreuses religions asiatiques; 160 millions de mahométans et 200 millions de païens. Parmi les chrétiens, 170 millions professent la religion catholique romaine; 80 millions la religion protestante et 76 millions suivent les croyances grecques.



Vers la fin du siècle dernier, un pasteur vaudois d'un grand mérite et dont le nom appartient à l'histoire de notre canton, se trouvait à Berne en qualité de pasteur français. Il était là depuis treize ans, et, pendant ce temps, il n'avait pas voulu ou pu apprendre l'allemand et n'avait à sa disposition que quelques mots, retenus au hasard, au moyen desquels il se tirait d'affaire comme il pouvait.

Un jour donc, au moment de quitter Berne, il allait faire une visite d'adieu à quelque patricien qui demeurait aux environs de la capitale. Embarrassé sur le chemin à prendre, il aborde un paysan qui se trouvait là et essaye de demander en allemand de quel côté il doit se diriger. Voyant son embarras, le paysan lui dit :

« Oh! mossieu. Il ne faut pas fous tonner tant de » peine pour me temander ça; che feux pien gom- » prentre en vrançais. »

Là-dessus, la conversation s'engage et notre pasteur s'étonne de voir que son interlocuteur parle facilement le français: il lui demande où il l'a appris.

« Est-ce que che n'ai pas été treise mois karson » t'écurie à Morges, » lui répond le paysan bernois.

— Comment, c'est en treize mois que vous avez appris le français. Voici treize ans que je suis à Berne, et je n'ai pas encore pu apprendre l'allemand.

Notre paysan regarde le *welsche*, et, avec le mouvement d'épaules que vous connaissez :

« Oh alors! il faut que fous soyez bougrement » pête! »

Le pasteur se le tint pour dit.



La garniture de diamants.

III

Qu'on juge de l'état de la malheureuse Flaminia au récit de telles catastrophes. Déjà près d'une année s'était écoulée depuis la réception de la dernière lettre de Vivaldi, et tout espoir de le revoir jamais était presque évanoui dans son